

La Corse, une province romanesque

Un bref rappel

On le sait. La Corse de la première moitié du XIX^{ème} siècle est, sur les plans linguistique, culturel, littéraire, plus italienne que française. Le constat demanderait ici ou là à être nuancé mais cela n'en entamerait pas la validité globale, et admise. Puis toute une communauté va devoir prendre, à marches forcées, le chemin de la francisation. C'est, soudainement, un vide, un silence. Celui-ci n'est sans doute pas total. Une littérature dialectale, le plus souvent de forme orale, continue de produire chants et ballades. Sur le plan de l'écriture, les œuvres, italiennes ou françaises, sont rares. «Italia si ne va, è Francia non viene.»



La formule fait état d'une rupture, et d'une attente. Assistons-nous aujourd'hui à l'émergence d'une *littérature corse de langue française* et peut-on, plus précisément, parler d'un *roman corse d'expression française* ? Il faudrait d'abord accepter la formule. Certains la refusent. Pour ceux-là un roman corse est un roman écrit en langue corse, et point d'exception possible. Voilà qui a le mérite de la clarté. Suspendons pourtant la sourcilleuse autorité de cette définition et appelons roman corse d'expression française «toute œuvre écrite en français dans laquelle l'auteur évoque, sous une forme romanesque, une

réalité qu'il donne comme étant celle de l'île, réalité qu'il vit ou a vécue.» Cette définition peut n'apparaître que comme une simple formule d'enregistrement d'œuvres existantes, et que l'on rangera assez aisément sous l'étiquette *roman corse d'expression française* parce qu'on a, en somme, tout exprès fabriqué cette définition-là pour elles ! On évitera le risque, ici réel, d'artefact, en considérant la définition proposée comme un simple principe heuristique qui gouverne l'analyse et permette - peut-être ! - de répondre à la question : «Le roman corse d'expression française existe-t-il ?» Ou ne faut-il plus prudemment parler que de *romans sur la Corse* ?

Un corpus disparate

Il y a aujourd'hui une véritable prolifération d'œuvres sur la Corse : récits autobiographiques plus ou moins romancés, fictions diverses. Quelques titres sont mentionnés au bas de cet article. Une étude sur le roman corse doit s'y intéresser. Mais, pour l'heure, nous n'avons pu faire de ces œuvres qu'une lecture transversale, trop rapide pour servir d'assise à une analyse. Notre corpus, plus étroit, reste disparate. On y distingue assez bien deux sous-ensembles déjà constitués : ici la part de

l'œuvre de Marie Susini et de Rinaldi. Entre les deux, des romans apparaissant comme des tentatives n'ayant pas eu, ou encore, de suite. Sur la corse des noms de Jean-Claude Roglietti, Ottavi, Alfonsi et Pesnot, M... Un peu à l'écart, l'ouvrage de Pancrazi *L'heure des adieux*, de Gleton qui est dans l'œuvre déjà importante, le seul dont on prenne pour objet l'évocation de la Corse pourrait (paraître ?) être la Corse. Les deux ouvrages de Jacques Thibaut sont la traduction d'un roman original écrit en corse ; l'autre, entre autres, est une littérature, traite de quelques aspects politiques d'enseignement du français à l'île dans la première moitié du XIX^{ème} siècle. Ouvrons ces livres, commentent, et choisissons, pour notre parti pris du désordre.

Le «là-bas» de Rinaldi

La Corse est nommée chez Rinaldi dans les trois premières œuvres. Dans les œuvres suivantes, elle n'est plus nommée «là-bas», désignation qui semble renvoyer la Corse dans les lointains de l'étranger, au mépris. Le narrateur est en exil, par volonté ou exclusion ? L'île ne demeure. Dans la plupart des œuvres de Rinaldi (le dernier faisant peut-être exception) se perçoit une oscillation entre le refus de l'île et le retour, un rappel de son existence. Les œuvres ne seraient-ils volontaires, laissent-ils une inguérissable blessure.

«Mais s'il y a plus d'un siècle que l'on s'évade d'une île, on ne s'arrache pas, quand on y retourne, sans que quelque chose de soi ne se casse à l'éducation de l'oubli.»

Cette «éducation de l'oubli» (l'oubli est un mot significatif) est vouée à l'échec. Une phrase rinaldienne, qui est souvent le point de départ d'un moment présent (le présent de la narration) s'ouvrent des trappes